VOYAGE

DE

BRUXELLES A AIX-LA-CHAPELLE

EXCURSIONS

de Sa Majesté la Reine des Belges

POÈME

par François NIZET

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES, EN DROIT ET EN SCIENCES POLITIQUES
ET ADMINISTRATIVES, ATTACHÉ A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE

BRUXELLES
Imprimerie et lithographie de Ve H. Thiry, rue d'Isabelle, 42

1881



VOYAGE

DE

BRUXELLES A AIX-LA-CHAPELLE

Excursions de Sa Majesté la Reine des Belges

VOYAGE

DE

BRUXELLES A AIX-LA-CHAPELLE

EXCURSIONS

de Sa Majesté la Reine des Belges

POÈME

par François NIZET

DOCTEUR EN PHILOSOPHIE ET LETTRES, EN DROIT ET EN SCIENCES POLITIQUES
ET ADMINISTRATIVES, ATTACHÉ A LA BIBLIOTHÈQUE ROYALE

BRUXELLES
Imprimerie et lithographie de Ve H. Thiry, rue d'Isabelle, 42

1881

Au commencement du mois de septembre 1880, alors que les fêtes du cinquantenaire étaient encore en pleine floraison, la Reine, dont la santé exigeait quelques ménagements, partit pour Aix-la-Chapelle, accompagnée de Mlle la comtesse de Limburg-Stirum, sa dame d'honneur, de M. le comte de Lannoy, Grand-Maître de sa Maison, de M. le Dr Wimmer et d'une suite de serviteurs.

Installée dans le splendide hôtel Nuellens, elle y fut l'objet des égards et des soins les plus affectueux. L'affection du reste est comme une ombre qu'elle conduit partout après elle.

Outre les ressources que les eaux minérales de la ville lui offraient pour l'amélioration de sa santé, elle avait les délicieuses promenades des environs et les distractions que le peuple et la municipalité lui procuraient avec une exquise délicatesse.

Son goût pour les excursions rapides et multipliées trouvait là de quoi se satisfaire.

Louisberg, Willemstein, la Gileppe, Montjoie, Nideggen ont été visités tour à tour par l'auguste touriste

Il s'est produit pendant ces excursions des incidents qui, par eux-mêmes et vus à la surface, pourraient sembler indifférents; mais tout phénomène est la manifestation d'un principe qui luit dans l'âme et, comme tel, a son importance, surtout dans la vie des princes.

Nous retrouvons partout la Reine, avec son bon et doux sourire où rayonne toute son âme, aimant à descendre jusqu'à ceux qui n'osent pas monter jusqu'à elle et s'intéressant aux moindres détails de la vie populaire. Il s'établit ainsi entre les pulsations d'en haut et les pulsations d'en bas une harmonie intime qui rend tous les battements uniformes, comme s'ils venaient d'un grand cœur commun. La Reine a ce secret.

J'estime que, en un pays constitué comme le nôtre, l'ordre, la prospérité et la gloire sont à ce prix, que le Roi soit aussi démocrate que le peuple, et le peuple aussi royaliste que le Roi.

Nihil humani
a me alienum est.

C'est la royale berline
Qu'on voit au loin resplendir.
On dirait qu'elle piétine
Sur le rail, prête à bondir.

Le remorqueur plein de flamme
Ouvre ses naseaux d'airain,
Comme un coursier qui réclame,
Piaffant, mouvant son crin.

Eh! trop d'ardeur les entraîne!
Ils vont, dans leur fol essor,
Vers une terre lointaine
Emporter un cher trésor!

*
* *

Laeken s'épanouit ! Au sein de la ramée,
Ainsi qu'un nid d'oiseau, le palais des Rois dort.
Plus haut et dominant cette demeure aimée,
S'élève au fond du ciel le Génie au front d'or.

Quatre-Vingt retentit là bas dans la vallée :
Bruxelles se revêt de ses plus beaux atours,
Chante au milieu des fleurs mollement étalée
Et pavoise en riant ses maisons et ses tours.

*
* *

Soudain l'équipage,
Avec grand tapage,
Arrive d'en haut
En allant au trot.
Dans le voisinage
Le bruit s'en propage.
La foule bientôt
Accourt comme un flot.
— Hourra ! c'est la Reine !
Et l'on fait assaut…
Le convoi l'entraîne,

Hélas ! et trop tôt !
Mais où qu'on l'emmène,
L'amour peut sans peine
La suivre au galop...

*
* *

Adieu ! — Pourquoi partir au milieu de la fête,
Alors qu'à l'applaudir la foule est toujours prête,
Qu'elle a toujours des fleurs à semer sous ses pas,
Et ne peut, devant Elle à longs flots accourue,
Frémissante d'amour et remplissant la rue,
Ni crier assez haut, ni courber assez bas ?

Libre et noble toujours, le peuple est un vieux fauve :
S'il vous hait ou vous aime, il vous tue ou vous sauve,
Comme un tigre il déchire, il flatte comme un chien.
Heureux le roi qui sait qu'on ne doit le soumettre
Qu'en se montrant plutôt son ami que son maître !
C'est l'art de tout dompter : la Reine le sait bien.

Mais pourquoi nous quitter, Elle, ce bon génie
Qui rend nos jours meilleurs, cette étoile bénie
Dont l'éclat fait courir un frisson de bonheur ?
Et pourtant son grand cœur porte en lui la Belgique,
Et pourtant Elle sait que la faveur publique
Traînerait sa voiture et s'en ferait honneur...

Que je plains ces pays où règne l'anarchie,
Où la borne du droit est sans cesse franchie
Par le peuple émeutier, par le tyran cruel !
Deux principes puissants qui vont au cirque immonde
Combattre corps à corps et ruiner le monde...
Gladiateurs hideux ! effroyable duel !

*
* *

Dans la plaine
Avec bruit
Le train fuit,
A grand' peine
L'œil le suit.
Il s'allonge
Et se plonge
Dans la nuit
Comme un songe.
Sans retour
Et sans trace,
Tout s'efface
Et tout passe,
Sauf l'amour...

*
* *

Elle est peut-être bien souffrante !
Peut-être une douleur navrante
Lui fait chercher un autre ciel...
Car dans toute coupe fragile,
Qu'elle soit d'or ou bien d'argile,
Le destin verse un peu de fiel.

O vapeur, démon fougueux, pousse
    Le convoi
    Sans secousse !
O rail d'acier, amollis-toi,
Sois comme une couche de mousse
    Fraîche et douce,
Où tout choc meurt, tout bruit s'émousse,
Et qui sous le royal charroi
    Se trémousse,
L'emportant au loin sans émoi !

*
* *

    A son passage,
    Dans ton bocage,
  Bel oiseau de l'azur,
    Fais-lui l'hommage
    De ton ramage,
  De ton chant le plus pur.

Brises des plaines,
Dans vos haleines
Apportez les senteurs
Des marjolaines
Et des verveines
Et de toutes les fleurs.

Vertes prairies,
Herbes fleuries,
Montrez vos gais troupeaux :
Des écuries
Des métairies
Ce sont les chers joyaux.

Arbres sublimes,
Courbez vos cimes,
Fontaines murmurez ;
Brins d'herbe infimes,
Pusillanimes,
Tressaillez dans les prés.

Huttes sauvages,
Bourgs et villages,
Opulentes cités,
Soleil, nuages
Et frais ombrages,
Riez, dansez, chantez.

Que sur sa route
Tout ce qui broute
Et vit, fleur et parfum,
Regarde, écoute,
Vienne et s'ajoute
Au cortége commun !

*
* *

En quittant du Condroz les fertiles campagnes
Couvertes de moissons, de châteaux, de clochers,
On aborde au pays plus âpre des montagnes,
Semé de frais vallons, de bois et de rochers.

*
* *

C'est Liége !.. On croirait voir, ministre du tonnerre,
L'aigle sombre couvant ses robustes aiglons,
Promenant son œil noir tout autour de son aire
Et faisant émerger ses ailes sur les monts.

Les aiglons qu'il défend, c'est la liberté sainte,
Le travail, la Patrie ; et bien des fois aux fronts
Des oppresseurs sa serre a laissé son empreinte,
Un stigmate honteux : c'est pourquoi nous l'aimons.

Liége! salut! Ton sol est imprégné de flammes
Qui montent pour chauffer la forge et le foyer;
Ton peuple, fait de cœurs chauds, de vaillantes âmes,
Dans les luttes du bien n'a jamais su ployer.

Il n'est pas ville au monde où plus gaîment l'on chante,
Où l'on travaille plus et vive plus heureux.
L'épigramme y jaillit fine mais pas méchante :
L'esprit si près du cœur est toujours généreux.

Toujours elle fut chère à nos Rois, à nos Reines :
Ils aimaient à la voir, avec tous ses atours,
Se mirer dans la Meuse aux ondes souveraines,
Si franche et si coquette aux soleils des grands jours.

*
* *

La forge fume :
Le marteau lourd
Frappe à bruit sourd
La sombre enclume.
Levez vos fronts,
Gais forgerons !
Courez en foule !
D'Ans le train roule

Aux Guillemins;
Par tous chemins
Courez en foule
Aux Guillemins !

A bas les hottes
Et les fardeaux
Des pauvres dos!
Troussez vos cottes,
Et d'un bel air,
Femmes de fer,
Courez en foule !
D'Ans le train roule
Aux Guillemins.
Par tous chemins,
Courez en foule
Aux Guillemins !

Vite en voiture!
O Magistrats,
Pressez le pas !
Rapide allure !
Pauvre et richard,
Tous sans retard,
Courez en foule !
D'Ans le train roule

Aux Guillemins.
Par tous chemins
Courez en foule
Aux Guillemins !

*
* *

Quand sur nos monts brille l'aurore
Et que le haut chêne se dore,
Heureux présage d'un beau jour !
L'oiseau blotti dans la ramée
Dit à la nature charmée
Et son bonheur et son amour.

Comme l'oiseau des bois, ô Reine bien-aimée
Nous sentons dans nos cœurs chanter le saint amour.

Au coteau la fleur inclinée
Tombe et languit toute fanée
Sous les rayons ardents du jour ;
Elle attend la brise embaumée
Du soir, et soudain ranimée
Brille de fraîcheur et d'amour.

Comme la fleur riante, ô Reine bien-aimée,
Nous sentons dans nos cœurs chanter le saint amour.

Le ciel a déchaîné l'orage :
L'air est en feu, le vent fait rage,
Et la nue obscurcit le jour.
La terre, un instant alarmée,
Reprend sa joie accoutumée,
Quand reluit un rayon d'amour

Comme le rayon d'or, ô Reine bien-aimée,
Tu fais dans tous les cœurs chanter le saint amour.

Brise et rayon de notre vie
Au rude labeur asservie,
Aurore qui nous rend le jour,
Aube suave et parfumée,
Souris à ta Liége enfumée
Qu'à tes pieds rassemble l'amour !

Si tu t'en vas si loin, ô Reine bien-aimée.
Qui fera dans nos cœurs chanter le saint amour ?

*
* *

Et les flots de la Meuse,
Dans leur course écumeuse,
Pensifs descendaient répétant :
Comment pour une autre patrie
Quitter cette cité chérie,

Ces bords qui l'aiment tant ?..
Quand on les a vus, la tendresse
Vous rappelle sans cesse
Aux bords qu'un moment on délaisse
Et que l'on aime tant !

*
* *

Le remorqueur hennit, et sa bouche enflammée
Ronge son frein de feu ; sur ses jarrets de fer
Il part plus prompt qu'un souffle et des flots de fumée
Marquent sa piste aux yeux en ondulant dans l'air.

Il s'enfuit comme un rêve, une ombre chère et vaine
Qui charmait le sommeil et qu'on veut retenir...
Vois! il rase en son vol Chênée et Chaudfontaine...
Heureux le mont, le val qui le verront venir !

La Vesdre en se jouant promène son méandre,
Tourne les monts sans hâte en baignant leurs contours :
Son cours semble vouloir en ces lieux se suspendre
Pour refléter longtemps les bois des alentours.

Paisible elle sourit au remorqueur qui passe
Et repasse essoufflé, messager éternel
Qui vole droit au but en dévorant l'espace,
Et, pour gagner du temps, s'engouffre au noir tunnel.

Au flanc du coteau vert, sous les feuilles cachée,
D'oiseaux n'ayant pour eux ni plumage ni vol,
Virtuoses des nuits, habite une nichée :
Chacun est maëstro, chacun est rossignol.

Non loin, rit la cabane avec son toit de chaume,
Son petit champ de blé, son jardin plein de fleurs,
Quelques poulets, un chien qui jappe, frais royaume
De l'âge d'or où l'œil n'a point connu les pleurs...

Qu'en ces lieux enchantés je voudrais pouvoir vivre,
Le soleil sur mon front, le gazon sous mes pas,
Dans l'air des chants d'oiseaux, un parfum qui m'enivre,
Libre !... Adieu beau séjour ! mon train s'enfuit là bas....

*
* *

D'une main attentive,
Chauffeur sur ton tender,
A ta jument de fer
Donne charbon, eau vive !
Noire locomotive,
Hennis et jette en l'air
Ton haleine lascive,
Et loin de Pépinster,
Ardente et fugitive,
Bondis comme l'éclair !

Qu'à son but le ciel guide
Ton essieu rapide !
Qu'il en ait soin,
Car il traine
La Reine
Loin !

*
* *

Dans le vallon, aux pieds de sa double colline,
Comme en un frais berceau, rit et se dodeline
En paix la cité de Verviers
Comptant tous ses métiers, ses hautes cheminées,
Ses maisons, ses villas, partout disséminées,
Et tous ses opulents drapiers.

Là vit un peuple grand par l'art et l'industrie.
S'il est riche, s'il fait honneur à la Patrie,
C'est au travail qu'il doit son or.
Il étale ses draps dans les deux hémisphères ;
Le commerce loyal lui fit des jours prospères :
Qu'il en compte beaucoup encor !

Artisans pleins d'adresse, aux mains lestes et fines,
Des ouvroirs encombrés où grincent les machines,
Ils règlent l'infini détail.

Chacun, l'œil attentif et sans reprendre haleine,
Donnant mille façons à la soyeuse laine,
Reste penché sur son travail.

*
* *

Le convoi siffle,
Souffle, renifle,
Accourt par là !
Une berline
Suit la machine
En grand gala...
C'est votre Reine
Qu'il vous amène...
Oui ! la voilà !...

*
* *

Sur la ville bruyante
Etoile plus riante
Jamais n'étincela.
Sur le mont qui se dore
Plus radieuse aurore
Jamais ne s'étala.
Des fleurs dont l'air s'embaume
Jamais plus doux arome,

Jamais ne s'exhala.
Jamais brise plus pure,
Le soir, dans la ramure,
Dans les prés ne souffla.

C'est votre Reine
Qu'on vous amène...
Oui ! la voilà !
Sur la ville bruyante
Etoile plus riante
Jamais n'étincela...

*
* *

Gens de triage,
Et de séchage,
Et de battage,
De l'ouvetage,
D'échardonnage,
Et de graissage,
Et de cardage,
Et d'étirage,
Et de doublage,
De laminage
Et de peignage,
Et de filage,

Et de tissage,
D'épincetage,
De dégraissage,
Et de lavage,
Et de foulage,
Et de lainage,
Et de tondage,
Et de feutrage,
Et de pressage,
Et d'entoilage,
Gens de tout âge,
Accourez tous
Sur son passage
Lui rendre hommage;

Car c'est surtout à vous,
Fronts bronzés par l'ouvrage,
Que son royal visage
Sourit aimant et doux.

*
* *

Le convoi siffle,
Ronfle, renifle
Et fuit par là.
C'est notre Reine
Que l'on emmène
En grand gala.

O Reine, bon voyage !
Bientôt, sur ton passage,
Nous viendrons encor tous
Pour t'offrir notre hommage,
O Reine, et voir vers nous,
Gens bronzés par l'ouvrage,
S'incliner ton visage
Toujours aimant et doux.

*
* *

Au travers de l'abîme et des vagues énormes,
S'ouvrent un sûr chemin Dauphins et Cachalots,
Plus prompts que l'ouragan, triomphateurs difformes
Qui se sentent chez eux sur l'empire des flots.

*
* *

Ainsi sur son ardente roue
Ce monstre de fer et de feu
S'enfuit de Chic-Chac à Nasproue,
Dans la nuit ou sous le ciel bleu ;
Franchit une vallée, ou troue
Un mont : de tout se fait un jeu ;
Puis aux vieux échos qu'il rabroue
Sa voix dit qu'il s'arrête un peu.

*
* *

Limbourg, vieux nid d'aiglons, sur ton roc solitaire,
Des Normands dont les pieds faisaient trembler la terre,
Ton audace brava les bataillons pillards ;
Tous les siècles depuis, jusques à Bernadotte,
Par la sape ou la foudre aidant quelque despote,
Ont battu ton granit, ruiné tes remparts.

*
* *

Ils sont tombés… et toi, tu restes !
Astres effrayants et funestes,
Ils sont éteints dans le néant ;
Toi, retrouvant ton équilibre
Sous un règne clément et libre,
Tu lèves ton front de géant.
Aujourd'hui, qu'un temps meilleur chasse
Bien loin les antiques douleurs,
Tu peux sur ta Reine qui passe
Avec amour verser des fleurs.

Voilà cinquante ans que rayonne,
Aux pans frustes de tes vieux murs,
La liberté qui ne te donne
Que des jours riants, chauds et purs.

Tandis qu'au delà des frontières,
Des peuples d'affreux bestiaires
Trempent le sol de sang, de pleurs,
Avec un orgueil légitime,
Tu peux sur ta plus haute cime
Faire ondoyer les trois couleurs.

Aujourd'hui qu'un temps meilleur chasse
Bien loin les antiques douleurs,
Tu peux, sur ta Reine qui passe,
Avec amour verser des fleurs ;
Tu peux sur ta plus haute cime,
Avec un orgueil légitime,
Faire ondoyer les trois couleurs.

*
* *

Comme un rejeton pousse au vieux tronc séculaire
Qui n'étend plus qu'à peine son rameau tutélaire,
— L'un étant vert et l'autre étant à son déclin ; —
Telle, aux pieds de Limbourg dont le destin s'achève,
Grandit pour l'avenir, toute pleine de sève,
Bruyante de travail, la cité de Dolhain.

*
* *

La frontière apparaît... Adieu, douce Patrie !
Tes concerts, tes parfums, ta lointaine rumeur,
Tout ce qui vient de toi, terre sainte et chérie,
Est un rayon du ciel qui réjouit mon cœur...

Quand on la quitte, on sent combien elle était chère ;
C'est là qu'un fils m'est né, frêle espoir d'avenir ;
Sur son berceau s'élève une croix funéraire...
C'est là qu'il dort sans fin... et j'y veux revenir.

C'est là que dans l'émoi, l'œil errant dans l'espace,
Ma fille attend le jour de son heureux hymen..,
Pour abréger le temps qui trop lentement passe,
J'y reviendrai bientôt, je serai là demain.

Là vit un peuple ami, loyal, et l'honneur même,
Au sein duquel je trouve un si charmant séjour.
Il faut faire pour lui si peu pour qu'il vous aime...
J'y reviendrai... vers lui me ramène l'amour.

*
* *

C'est un bassin formé d'un cercle de collines,
Qui s'évase pareil à ces conques marines
Qui berçaient autrefois les nymphes sur les eaux.
Au fond paisiblement serpentent trois ruisseaux.
Les flancs des coteaux sont garnis de verts bocages,
De jardins pleins de fleurs, ou de joyeux pacages,
Ou de guérets couverts d'ondoyantes moissons,
Ou de riches villas, ou de blanches maisons..
Aix-la-Chapelle en bas, belle et fraîche repose
Comme une mouche d'or dans le cœur d'une rose.

C'est pourtant la cité qu'aima l'âpre Romain,
Qu'habita Charlemagne, *empereur surhumain*,
Qu'en bon fils, amoureux de sa terre natale,
Il entoura de gloire et sacra capitale.
En Europe jamais cité ne rayonna
D'honneurs plus solennels ; car elle couronna
Trente-sept Empereurs et douze Impératrices.
Aujourd'hui Louisberg, coteau plein de délices,
Souriant à travers les massifs et les bois,
Contemple avec amour sa reine d'autrefois,
Ses élégants hôtels, ses bruyantes usines.
Elle ignore presque ses hautes origines.
Cependant, aussi bien que le peuple germain,
L'étranger curieux sait encor son chemin.
Toujours elle le charme et l'attire vers elle ;
Elle est toujours pour lui la chère Aix-la-Chapelle.
Plus de tournoi, de guerre au farouche attirail,
De fringant palefroi dressant son noir poitrail,
Et plus de sceptre d'or, de brassard, de cuirasse :
Elle a moins de grandeur, mais elle a plus de grâce.
On n'aime plus les dieux qu'on priait à genoux,
Mais on adore ceux qui vivent parmi nous,
Voilant leur majesté, n'inspirant pas de crainte,
Se laissant des mortels aborder sans contrainte.

La nature sema ses charmes en ces lieux
Et de plus les marqua d'un cachet merveilleux.

Ce qu'on voit peut paraître admirable, sublime,
Mais ce n'est rien auprès des secrets de l'abîme.
Dans les gouffres profonds du monde souterrain,
Loin des douces clartés de notre ciel serein,
Où ne luit pas encor le jour de la science
Pour dissiper l'erreur de la vague croyance,
Elle alluma des feux où tous les éléments,
Pêle-mêle entassés, poussent des hurlements,
Se tordent de fureur, bondissent dans la flamme
Et produisent enfin un savant amalgame :
Matière et force, feu, foudre, gaz et goudron,
Soumis au tisonnier du divin forgeron.
Non loin de ces fourneaux dort un lac en silence,
Un fleuve avec fracas en son lit noir s'élance.
L'onde s'échauffe, bout et monte à gros bouillons.
La nuit s'emplit de gaz et d'ardents tourbillons.
Les voûtes vont céder. Vrai captif à la chaîne,
Le liquide, chargé de soufre et d'hydrogène,
Bondit, rompt ses liens dans un suprême effort;
De son cachot béant victorieux il sort
Et vient s'épandre au jour par six bouches fumantes.
Et les Rois soucieux et les Reines charmantes
Et les humbles mortels, — que le sort fait égaux, —
Y puisent tous ensemble un remède à leurs maux.
Un concert louangeur, sans fin immortalise
Le *Bain de l'Empereur*, la *Fontaine d'Elise*
Et le *Bain de la Rose* : ils ne périront pas
Ces noms que le vent porte aux plus lointains climats.

*
* *

Voici venir à toi la Reine de Belgique,
La fille d'une race antique
De Rois et d'Empereurs !
O ville hospitalière,
Ecoute notre humble prière,
Oh ! sois-lui bonne ! elle est l'idole de nos cœurs...

Loin des bruits de la vie,
Verte oasis digne d'envie,
Elle vient près de toi goûter un peu de paix.
Après la fête, on aime un jour de solitude :
Car les honneurs, par lassitude,
Sont quelquefois un faix.

Elle ne connaît point l'orgueil du rang suprême ;
Elle s'est fait un diadème
De ses simples vertus ;
Et sa main amicale,
Rehaussant la grandeur royale,
S'abaisse pour sauver les humbles abattus.

La nature au brin d'herbe,
Plus même qu'au chêne superbe,
Prodigue largement ses soins de tous les jours :
Elle prête l'oreille aux cris de la détresse,
Et, mère pleine de tendresse,
Elle vole au secours.

Sous les pas du printemps, Flore belle et vermeille,
Jette de sa riche corbeille
Tous les trésors épars :
Au peuple qui l'acclame
Elle verse tout son âme
En sourires divins, en célestes regards.

Le rayon de lumière,
Qui plonge au sein de la matière,
Rejaillit en faisceaux du limpide cristal :
Vers Elle ainsi l'amour rejaillit et rayonne,
Et le peuple enivré lui donne
Son cœur pour piédestal.

Le troupeau suit son pâtre au riant paturage
Et ne redoute point la rage
Des fauves dévorants :
Mais un peuple en démence
Fait parfois une chute immense
Du droit dans la fureur, des rois dans les tyrans.

Aux versants des collines
Les forêts fixent leurs racines,
Puis, le front au soleil, attendent les autans :
Ancrant ainsi leur sort dans les flancs populaires,
Les princes rendent séculaires
Leurs trônes éclatants.

Voici venir à toi la reine de Belgique,
La fille d'une race antique
De Rois et d'Empereurs.
O ville hospitalière,
Ecoute notre humble prière!
Oh! sois-lui bonne! elle est l'idole de nos cœurs.

*
* *

Rumeurs de la cité joyeuse,
Cris des marchés, chocs des marteaux,
Clameurs de la plèbe rieuse,
Chants des métiers, pas des chevaux,
Charmez son oreille pieuse :
Elle aime bruit, vie et travaux.

Brave foule, sur son passage
Quand tu te ranges de côté,
Elle aime à voir ton bon visage
Tout empreint de rude bonté,
Et te rend le salut d'usage,
En fraternelle Royauté...

Entendez-vous une calèche
Et quatre coursiers frémissants,
Sur la route poudreuse et sèche?...

Fermiers, levez vos fronts pesants,
Regardez, la main sur la bêche !
C'est la reine des paysans...

Verse-Lui ta lumière blonde,
Soleil, dieu du riche sillon,
Toi qui rends la vigne féconde,
Fais les fleurs d'or, du papillon
Diapres l'aile vagabonde,
Chauffes le nid de l'oisillon...

Oiseaux qui peuplez le feuillage,
Gazouillez-Lui vos plus doux chants,
Forêts, prêtez-Lui votre ombrage,
Fleurs, tous vos parfums alléchants,
Soir, voilé d'un rose nuage,
Le calme savoureux des champs !

Comme s'écoule une onde pure
Sans que rien ne trouble son cours,
Si l'on pouvait, dans la nature,
Comblé d'amis, couler ses jours
Ainsi, sans gravier ni souillure...
Ah ! l'on voudrait vivre toujours...

*
* *

Le jour sera splendide, au moins tout le présage :
Le vend souffle attiédi, pas un nuage aux cieux...
A l'horizon, là bas, quel riche paysage!
Des bois, des monts, des pics, pour le plaisir des yeux...

Vite! qu'on attelle
Les coursiers hongrois
Couleur Isabelle,
Aux brillants harnois!

Les voilà, haut la tête,
Dociles à la main
Qui toujours les apprête
A courir le chemin.

Ils permettent qu'on leur plonge
En bouche l'acier des freins,
Qu'on leur mette, avec la longe,
Les traits aux flexibles reins.

Ennuyés qu'on arrête encore
Leurs bonds et leurs fougueux élans,
Ils hennissent, d'un pied sonore
Ils frappent les pavés brûlants.

La maîtresse enfin ! leurs grands yeux d'ébène
L'ont bien reconnue, et tous à la fois,
Gonflant leurs naseaux de leur chaude haleine,
S'enlèvent joyeux au son de sa voix.

Ciel, je tremble en voyant cette course effrénée...
Pourvu... non ces coursiers ont l'instinct et le flair.
Leur allure si vive est bien disciplinée...
Puis ils savent combien leur fardeau nous est cher...

Nobles animaux, vrais amis de l'homme,
Qui portez si haut votre front vainqueur,
Non ! vous n'êtes point des bêtes de somme !
Vous nous valez bien ayant plus de cœur...

Partez, galopez en cadence,
Traînant vos rapides essieux.
Sur ses ressorts se berce et danse
Le poney-chaise gracieux.

On n'entend plus de la ville
Qu'un imperceptible son ;
On ne voit qu'un point mobile
Qui surnage à l'horizon.

On regarde, on écoute,
Sans entendre ni voir;
Tout a fui sur la route;
Il reste encor l'espoir...

Sur ton aile agile,
Oiseau, prends l'essor!
Suis le char fragile...
Tu le vois encor ?

Le jour sera splendide, au moins tout le présage...
Le vent souffle attiédi, pas un nuage aux cieux.
A l'horizon, là bas, quel riche paysage !
Des bois, des monts, des pics pour le plaisir des yeux...

*
* *

Ah ! qu'ici l'on est bien, le ciel bleu pour tenture,
Les forêts pour décor, pour palais la nature!

Jadis ruisseau limpide et quelquefois torrent,
La Gileppe est changée en un lac transparent.
Elle a comme une mer sa majesté sauvage,
Ses fureurs, quand le vent pousse vers le rivage
Ses flots chargés d'écume, et pourrait sur ses eaux,
Comme elle, balancer d'innombrables vaisseaux.

Hertogenwald a vu de l'élément liquide
Monter la masse énorme et la tribu timide
Des oiseaux déserter les vallons enchanteurs,
Pour abriter leurs nids aux buissons des hauteurs.
Plus aux pentes des monts s'élargissait l'abîme,
Plus vers le ciel semblait s'élancer chaque cime :
L'arbuste, que le sort fit végéter en bas,
Dépérit submergé..., mais le flot n'atteint pas
Le chêne altier qui plonge en haut lieu ses racines
Et tresse une couronne aux fronts verts des collines :
Ainsi s'en va le faible, ainsi reste le fort...
De l'eau qui sans fin aime à clapoter au bord,
Du taillis et de l'ombre où le vent se trémousse,
Il sort de frais parfums de fleurs, d'herbe et de mousse
Que la brise nous sert par bouffée, au hasard,
Qu'on préfère aux senteurs capiteuses de l'art.

Ah! qu'ici l'on est bien, le ciel bleu pour tenture,
Les forêts pour décor, pour palais la nature!

Ce long chemin construit dans l'air par des géants
Et passant entre deux précipices béants ;
Ce lion colossal, démon de la Belgique,
Qui domine en repos sur l'œuvre titanique ;
Ces cascades poussant des rugissements sourds
Qui troublent les échos cachés aux alentours,

Déployant aux regards leurs nappes rayonnantes
Qui vont au gouffre noir s'abîmer frissonnantes
Dans un air vaporeux, nuage artificiel
Où le jour fait souvent briller des arcs-en-ciel;
Ce fleuve prisonnier qui gronde en son cylindre,
Qui roule en pente douce au but qu'il doit atteindre
En glissant sous les bois, les champs, les prés d'aval ;
Verviers qui, le matin, s'éveille dans son val,
Dont le foyer éteint lentement se rallume
Et sur qui plane encore une légère brume,
Attend que la Gileppe ait, par mille canaux,
Distribué partout le trésor de ses eaux,
Versé le pur cristal aux blanches aiguières,
Empli les vastes flancs des cuves, des chaudières
D'où bondira tantôt l'indomptable vapeur
Qui va, qui va toujours sans fatigue et sans peur,
Prête aux arts les plus fins sa force souveraine,
Là creuse un gouffre, ici jette un mont dans la plaine ;
Voilà les œuvres d'art, les travaux merveilleux
Dont Bidaut, Caillet, Braive ont enrichi ces lieux !
Soldats de l'Industrie, armés de leurs pioches,
De leur génie, ils ont lutté contre les roches,
Les profondeurs du sol, l'orgueil des hauts sommets !
Verviers exaltera leurs trois noms à jamais...

Ah! qu'ici l'on est bien, le ciel bleu pour tenture,
Les forêts pour décor, pour palais la nature!

Disait la noble Dame en goûtant le nectar
Du moka savoureux et plongeant son regard
Charmé, plein de douceur, des hauteurs du barrage,
Sur le lac, la vallée et leur frais entourage.

— C'était Elle ! Aussitôt on était accouru
Pour la voir, l'acclamer. Elle avait disparu...
Les vivats redoublant la suivent sur la route,
Le long des champs, le long du bois qui les écoute.

*
* *

Oh ! le bon pays, où les rois
Peuvent, sans pompeux étalage,
Chercher la fraîcheur de l'ombrage,
Comme de tranquilles bourgeois !

Onde qui bruit, oiseau qui chante,
Brise qui jase aux buissons verts,
Valent mieux que savants concerts :
Là, point d'âme vile ou méchante.

La cour et son brillant fatras,
Habits brodés, chambellans, pages,
Escorte, riches équipages,
Seraient pour eux vains embarras.

Pas n'est besoin de hallebarde
Qui fasse luire son acier,
Lorsque le peuple est justicier,
Rois, quand c'est son cœur qui vous garde !

O Rois, votre suprême honneur,
N'est-ce pas d'être aimés sans bornes,
De faire aux âmes les plus mornes
Descendre un rayon de bonheur?

Au sein de la mère nature,
Le grain de sable est un soleil;
Le brin d'herbe au chêne est pareil;
Aigle et mouche ont même envergure...

Là, tout est noblesse et grandeur :
Quand on voit à sa boutonnière
Sourire la fleur printanière,
On est chevalier, commandeur...

Plein de foi, mais sans étiquette,
Le lourd salut du paysan
Ne vaut-il pas du courtisan
L'échine souple et la courbette?

Oh! le bon pays, où les rois
Peuvent, sans un vain étalage,
Goûter la fraîcheur de l'ombrage,
Comme de tranquilles bourgeois!

*
* *

Le bonhomme, à pas lents, marche sur la chaussée
Qui mène tout droit à Membach,
Et tout entier à sa pensée,
Il raisonne *ab hoc et ab hac;*
Il fait des rêves d'or, il grossit son pécule,
Achète du terrain, et, selon qu'il calcule,
Sauf accident fâcheux, ou s'il n'est maladroit,
Il se voit gros fermier et le coq de l'endroit.
C'est notre faiblesse commune
De bâtir tout une fortune
Sur un rien :
Ceci le montre bien.

Notre homme avait pour peu de chose
Acheté ce qu'on nomme en prose
Un cochonnet soyeux et gras
Qu'il dorlotait entre ses bras.

Sur le pavé soudain il entend les saccades
Du léger poney-chaise avec les galopades

De son attelage fringant.
Ciel! c'est la Reine! Il faut saluer! Mais que faire
Du cochon?.. Saura-t-il être sage et se taire?
Vite il le pose à terre
Et cherche à se donner l'air le plus élégant.

La Reine a daigné lui sourire !
C'est tout ce que son cœur désire.
Mais le cochon !... son bien, son trésor, son espoir..
Parti !... De le reprendre il se met en devoir :
Il vole comme un trait vers un point blanc qui trotte
A travers le taillis ; il gigote, il gigote...
Mais il est sur la bête en retard de cent pas,
Et, quoiqu'il fasse, il voit qu'il ne l'atteindra pas...
Hors d'haleine il s'arrête et frotte
Son front ruisselant de sueur.
D'espoir, hélas, pour lui plus la moindre lueur...
La Reine ce voyant d'abord se prend à rire,
Mais, comme les bons rois, peu fiers, intelligents,
Dont l'histoire toujours se complut à décrire
Les actes de bonté pour les petites gens,
Elle sent la pitié remuer dans son âme
Et lui fait envoyer un beau Léopold d'or...
Entre ses doigts crispés il serre ce trésor,
Le contemple, le cache et le regarde encor ;
Au magique reflet il sourit, il se pâme !
Oh ! merci ! que le ciel te garde, ô noble Dame,

Et, pour le bien que tu me fais,
Sur ta tête adorée épuise ses bienfaits !

*
* *

Entendre bénir leurs noms tutélaires
Et sentir brûler leurs fronts radieux
Par le pur encens des vœux populaires,
C'est la volupté des rois et des dieux.

Sont faits de hautes herbes,
De mousse et de scions,
Les repaires superbes
Où dorment les lions.

Le nom de l'orgueil s'écrit sur le sable...
Le vent souffle à peine... et rien n'est resté.
Le peuple excepté, qu'y a-t-il de stable ?
Il donne lui seul l'immortalité !

De cette infime poudre,
O princes, ce qu'il sort,
C'est la gloire ou la foudre,
Le salut ou la mort !

Vous-mêmes, n'étant que ce que nous sommes,
Débiles esprits et fragiles corps,
Vous ne serez grands qu'en vous montrant hommes :
Relevez le faible et vous serez forts.

Des gouttes d'eau remplissent
Le grand bassin des mers
Où chavirent, ou glissent
Les orgueilleux steamers.

Tout maître sans cœur n'est qu'un esprit mince,
Propre tout au plus à faire un bourreau ;
Que le sort l'ai fait roturier, ou prince,
L'œil sec on le voit descendre au tombeau.

Bons comme cette femme
Que nous idolâtrons,
Sans fol orgueil dans l'âme,
Sans éclairs sur vos fronts,

Entendez bénir vos noms tutélaires,
Et sentez brûler vos fronts radieux
Par le pur encens des vœux populaires !
C'est la volupté des rois et des dieux...

*
* *

Dans le ciel inquiet la vapeur condensée
Monte et plane... On dirait une sombre pensée
Sur un front qui médite une crime audacieux.
L'orage accourt de loin, monstre séditieux :
Son souffle violent bat les moissons craintives,
Fouette les lourds rochers, tord les forêts plaintives,
Lance comme des dards ses sifflements stridents,
Emprunte aux animaux tous leurs cris discordants:
Vautour né de la nuit, pour aile il a la nue
Dont le grand battement embrasse l'étendue.
Tout frémit à l'aspect de ce funèbre oiseau
Courbant son envergure en redoutable arceau,
Couvant dans son chaos la mort et l'épouvante,
Arc-boutant au lointain sa structure mouvante
Sur les bords infinis du grisâtre horizon.
Il a pour voix le bruit du sonore caisson
Qui suit sur les pavés le canon des batailles,
L'affreux rugissement du lion des broussailles,
Le grondement sans fin du fougueux océan
Et les craquements sourds qui montent d'un volcan,
Enfin tous les fracas de la nature entière.
Sa serre fait pleuvoir de longs jets de lumière,
Ou lance des éclairs qui volent en rayant
L'atmosphère en émoi d'un zigzag effrayant.

Chaque fois qu'apparaît le trait de feu, l'on cligne
L'œil pour ne pas le voir ; tout bon chrétien se signe.
Ils sont toujours mortels leurs touchers fulgurants.
Puis, pour aiguillonner la fureur des torrents
Qui sortent de leurs lits, les averses compactes
Tombent d'en haut avec des bruits de cataractes.
Hachant blés, herbes, fleurs, broyant tout sous leurs chocs,
Semant l'air de débris, crépitant sur les rocs,
Les grelons furieux volent par myriades :
On dirait d'un combat les sombres fusillades.
Ce bouleversement des éléments divers
Nous annoncerait-il la fin de l'univers?...

— Niedeggen! Niedeggen! c'est un tournoi terrible!
Tu vas céder aux coups dont l'ennemi te crible...

— De tels assauts ne sont pour moi que jeux d'enfant :
J'ai coutume toujours d'en sortir triomphant!...
Eh! que me font à moi, sur ma paisible cime,
D'où j'ose défier tous les nains de l'abîme,
Que me feraient à moi, dans mon hautain manoir,
Grêle, tonnerre, éclairs et vents dans le ciel noir?
Arracher un brin d'herbe à mes grises murailles,
Secouer aux talus les flexibles broussailles
Et laver les crenaux de l'impassible fort :
C'est tout ce qu'obtiendra leur impuissant effort.
Le droit ne s'émeut point d'une attaque insolente
Qu'il méprise, et poursuit sa marche sûre et lente.

Qu'importe au droit ces vils ramassis de têtards
De leur fange vers lui braquant des yeux cafards?
Aux jours anciens, j'ai vu bien d'autres cataclysmes,
Les peuples se courbant sous tous les servilismes,
Un bandeau sur les yeux, tristes jouets du sort,
S'enfonçant dans le crime ou volant à la mort,
N'ayant pas d'autre loi que l'orgueilleux caprice
De chefs qui les armaient de fer et d'injustice,
S'exterminant l'un l'autre et sans savoir pourquoi;
J'ai vu, dans les chemins, qui conduisent vers moi,
D'innombrables guerriers tenter des escalades
Et tomber foudroyés, débiles Encelades;
J'ai vu de fiers prélats, prisonniers dans mes murs,
Loin des grandeurs languir dans des liens obcurs;
J'ai vu les flots de sang, les fureurs féodales,
Des siècles criminels les grondantes rafales;
Je les vis à mes pieds bouillonner, passer tous,
De boue et de forfaits effroyables remous...
Je lève encor mon front, j'ai toujours mon armure...
— Niedeggen avait dit. —
Comme un lointain murmure
La tempête expirait. Mais la brume du soir
Faisait à l'horizon flotter son voile noir.
Cependant, à cent pas, sous un abri rustique,
Une femme assistait au drame fantastique :
Elle admirait tranquille et suivait tout des yeux,
Et pendant que le pic tremblait et que les cieux

Foudroyaient, que les vents déchaînaient leur furie,
Son cœur rêvait peut-être aux monts de la Hongrie,
Oubliant qu'il fallait s'apprêter au départ,
Que la route était longue et qu'il se faisait tard.

*
* *

En route, coursiers ! de l'audace !
Fendez l'espace,
Comme le vent !
Que votre prunelle s'allume
Et dans la brume
Brille en avant !

Gare ! que votre pied ne butte !
Une culbutte,
C'est fait de nous...
Alerte donc, et de l'adresse !
Votre Maîtresse
Se fie à vous.

Joyeux, ils agitent la tête...
C'est une fête
D'aller bon train !
Puis ils enlèvent la calèche
Comme une flèche
Au noir chemin.

Arbres, buissons, dans les ténèbres,
Spectres funèbres,
Vont à rebours ;
Les coursiers dans l'ornière étroite,
L'oreille droite,
Volent toujours...

Peut-être qu'aux bords de la route
Le crime écoute,
Est à l'affût...
N'importe ! Ils vont, ils vont sans craindre ;
Il faut atteindre
Enfin le but !

Et toi, ne crains-tu pas, ô femme ?
C'est l'heure infâme...
L'heure du mal...
C'est l'heure où redoute un fantôme
Castel ou chaume,
Mont, plaine ou val.

Femme, tu n'aurais que tes larmes
Pour toutes armes
Contre un bandit
Qui lèverait, — ah ! j'en frissonne —
Sur ta personne
Un bras maudit...

Mais que dis-je?... Elle a cœur de reine,
Ame sereine,
Et front sans peur!
C'est l'esprit où le crime couve
Qui seul éprouve
Doute ou stupeur...

Devant Elle du crime louche
Le bras farouche
S'abaisserait...
Tel le jour sort de la nuit sombre
Et chasse l'ombre
Qui disparait.

Pourtant l'équipage intrépide,
D'un pas rapide,
Fend l'air brumal.
Là bas quelque chose scintille...
L'air se pointille
De feux... Zweifall !...

*
* *

Cependant on entend, aux abords du village,
Le roulement lointain de l'ardent attelage,

Le sec piétinement des valeureux coursiers
Qui, frappant le pavé, font feu des quatre pieds.
Les manants ahuris viennent voir à la porte
Les voyageurs perdus que le galop emporte...
D'où peuvent-ils venir? Où vont-ils? Qui sont-ils?
Les plus fins le diront... Il est des gens subtils
Partout pour deviner les effets et les causes,
Et, sans en rien savoir, expliquer toutes choses.
En un clin d'œil le bruit se répand dans ce lieu;
On court de toutes parts comme on courrait au feu;
Tout le monde est sur pieds et la foule converge
Au même point.
Enfin on fait halte à l'auberge.
Là, grand émoi... Comment loger semblables gens?...
Dames, messieurs, chevaux, qui sait, très-exigeants?
Tout est en mouvement, maîtres, valets, servantes.
Le feu brille aux fourneaux, les lumières mouvantes
Courent en haut, en bas; on fait tous les apprêts.
Tout ce qu'on a de mieux, de plus blanc, de plus frais,
Linge, couverts et plats, sort des vieilles armoires,
Reliques des vieux temps, vieux luxe, vieilles gloires.
Le maître a l'œil à tout. Bon repas, sans mets fin,
Mais tout semble d'un goût exquis, lorsqu'on a faim;
Lits moelleux dont jamais n'approche l'insomnie
Et d'où par le sommeil l'âme sort rajeunie;
Pour les braves chevaux eau pure, — c'est leur vin, —
Paille fraîche sous eux et riche picotin :

Car l'homme des champs traite un cheval comme un frère,
Etant le compagnon de son labeur agraire ;
Par-dessus tous ces biens de l'hospitalité,
Le plaisir dans les cœurs, sur les fronts la gaîté.
Sous les plafonds bas peints de chaux patriarcale
Où l'art n'a point semé la fresque et l'astragale,
Et le long de ces murs par le temps assombris,
Veufs de baguettes d'or, de superbes lambris,
Les noirs soucis n'ont pas, comme au palais du riche,
Pour se cacher un coin, la plus petite niche...

Tu peux dormir, ô Reine, aussi tranquille ici,
Dans ce vieux village où le sort a réussi
A t'égarer, qu'au fond du palais de Bruxelle,
Sous les regards amis du peuple en sentinelle.

Cependant quel effroi mortel doit éprouver
Sa suite qui l'attend sans la voir arriver !
La Reine a tout prévu. Là, vers Aix-la-Chapelle,
L'exprès vole au galop pour porter la nouvelle
Et calmer les esprits. Autour d'Elle il n'est pas
D'être qu'Elle n'estime et se trouve si bas
Que sa douce pitié jusqu'à lui ne descende,
Un pleur qu'Elle ne sèche, un cri qu'Elle n'entende.
Le soleil n'a si haut placé son trône aux cieux
Que pour mieux réchauffer et pour éclairer mieux.

En l'élevant, le sort l'a faite Providence,
Pour qu'Elle distribue avec plus d'abondance
Les trésors de son âme à quiconque pâtit.
Pour un cœur vraiment grand rien ne semble petit...

Si tu savais, Zweifall, quelle est la voyageuse
Qu'a conduite vers toi la journée orageuse,
Et qui demande un gîte au toit du tavernier,
Comme le Béarnais chez le noir charbonnier,
Qu'Elle est la plus aimée et la plus populaire
Des reines et que sous un sceptre tutélaire
Elle retient un peuple enchaîné par l'amour
Bien mieux que par la force et par des lois d'un jour...

*
* *

Debout ! Aux armes,
Les tireurs de Zweifall !
A la Reine pleine de charmes
Faites un accueil triomphal !

A la muraille
Prenez, gais fusiliers,
Sabres et fusils de bataille ;
Vous voilà faits preux chevaliers.

Pour une Dame
D'un si sublime rang
On peut donner toute son âme
Et verser même tout son sang.

C'est l'heure sainte
Où veille le bras fort
Sur la colombe, qui, sans crainte,
Dans son nid paisible s'endort.

Montez la garde
A ce poste d'honneur :
La noble Dame vous regarde
Et vous sourit avec bonheur.

Lorsque tout sombre,
Si jaloux de ses droits,
Le paysan sortant de l'ombre
Se fait le gardien des bons rois.

Quand l'erreur sourde
Pousse aux rébellions,
Il l'abat et, puissante et lourde,
Y met la patte des lions.

Si la Patrie
Appelle ses enfants,
Le paysan accourt et crie :
A moi les drapeaux triomphants !

Aux jour de joie
Il mêle ses chansons ;
Les mains sur le dos, il cotoie
Ses prés verts, ses jaunes moissons.

Sa politique,
C'est d'avoir gras terrains ;
Princes justes, paix domestique,
Joyeux troupeaux, excellents grains;

Vivre à sa guise
Et laisser vivre autrui,
Jouir de sa fortune acquise
Et, seul, dicter la loi chezlui.

Et c'est la bonne !
L'autre, beau trompe-l'œil,
Masque ses plans et subordonne
Le bien de tous à son orgueil.

Pour lui, noblesse
N'implique pas profits,
Grandeurs, plaisirs, luxe et mollesse :
Noble est qui sert bien son pays.

Vous êtes dignes
D'être garde d'honneur
De la reine qui sur vos lignes
Repose un regard de bonheur.

Debout ! Aux armes,
Les tireurs de Zweifall !
A la reine pleine de charmes
Faites un accueil triomphal !

*
* *

Le brouillard matinal flottait en nappe errante,
Enlevant lentement sa gaze transparente.
L'air était vif et frais. L'aurore, à l'horizon,
S'ouvrait comme une rose immense en floraison
Et montrait le soleil au fond de sa corolle.
Chaque nuage était comme une banderolle
Que des avant-coureurs vêtus de pourpre et d'or
Déployaient pour orner son grandiose essor.

Zweifall se réveillait, active fourmilière
Accomplissant à point sa tache journalière.
Coquericos des coqs, gloussements des poulets,
Aboiements des gros chiens, grincements des volets,
Bêlements, beuglements, bruits de toute nature,
Montaient, se confondaient en un vaste murmure,
Sur lequel dominaient les voix de l'être humain :
De toute œuvre l'homme est l'œil, l'esprit et la main.

— La Reine en ce moment, aimable et tout accorte,
Quittait la bonne auberge, au pas, avec l'escorte
Des tireurs de Zweifall suivant avec lenteur
Comme un peuple vaincu suit un triomphateur.

Fières moustaches,
Sans être lâches,
Vous voilà vaincus tous
Par une femme
Qui de son âme
Darde les feux sur vous...

Portez sans gêne
La sainte chaîne
Qu'elle vous scelle au cœur !
Quand l'amour dompte,
On peut sans honte
Bénir son doux vainqueur.

Dans les conquêtes
Par l'amour faites,
Il n'est sang, deuil ni pleurs !
Sans qu'il se sauve,
Il tient le fauve
Par des liens de fleurs.

Dans ce bas monde,
La vertu fonde
Sa loi sur la bonté :
A son empire
Ce qui respire
Se plie avec gaîté.

A sa lumière,
Esprit, matière,
Réglant leurs pas certains,
Suivent leur route
Sans choc ni doute
Et vont à leurs destins.

Amphion chante :
Sa voix puissante
Bâtit les murs thébains ;
Hercule tue
De sa massue
Les monstres inhumains.

Au tyran blême
Qui veut qu'on l'aime,
La terre dit : pervers !
La vertu passe,
Et par sa grâce
Enchante l'univers.

Fières moustaches,
Sans être lâches,
Vous voilà vaincus tous
Par une femme
Qui de son âme
Darde les feux sur vous !

*
* *

C'est l'instant des adieux... Tout passe dans la vie :
L'heure au timbre joyeux est aussitôt suivie
Par une heure qui tinte ainsi qu'un glas fatal ;
Mais, souvenir du bien, pardon, oubli du mal,
Adoucissent nos jours, y jettent quelques charmes...
Donc la garde fait halte et présente les armes.
Alors la Reine dit :
« Mes braves, au revoir !
» Restons fidèles tous au drapeau du devoir
» Qui seul est immortel ; son ombre c'est la gloire.
» C'est le seul dans ses plis qui porte la victoire

» Et le seul qui n'ait point dans son fond pur et blanc
» La souillure du crime et la tache du sang.
» Au revoir et merci! » — Dans ce moment suprême,
Son regard velouté, d'une douceur extrême,
Enveloppa les rangs de sa garde d'honneur
Et fit courir en eux un frisson de bonheur.

*
* *

Qu'on vive en monarchie, empire ou république,
Que le Pouvoir s'incarne en un corps symbolique,
Que vous importe, ô Nations?
Pourvu qu'en liberté défrichant la nature,
Des esprits et des corps vous trouviez la pâture,
Sans vous livrer aux factions!

S'il vous donne paix, harmonie,
Vous devez l'aimer, le bénir;
S'il devient orgueil, tyrannie,
A vous aussi de l'en punir.

Ils sont grands ces mortels qui gardent vos domaines
Pour des bribes d'honneurs, des distinctions vaines!
Qu'ils soient pour vous comme des dieux!
S'ils devenaient jamais déloyaux mandataires,
Ils mériteraient d'être expulsés de vos terres,
Comme des valets odieux...

Que même les plus grands rois sachent
Que nul n'est lâche impunément;
Que si les nations se fâchent,
Effroyable est leur châtiment.

L'histoire en a connu des rois sur des charrettes,
Allant à l'échafaud porter leurs sombres têtes !...
Ainsi leurs crimes s'expiaient.
Imprudents ! ils s'étaient rendus impopulaires,
Ils avaient provoqué d'implacables colères
Dont le contact les foudroyaient...

Picrate et nitroglicérine,
Mis au Palais par des Truands.
Feront sauter Czar et Czarine,
Avec des bruits tonitruants...

Hélas ! que d'esprits faux, hantés par la folie,
S'imaginent qu'au nom de roi tout mal s'allie,
Et font appel aux révolvers !
Insensés, ils ont fait de la Démocratie
Un grossier Matamore atteint d'épilepsie
Qui frappe à tort et à travers...

Arrière ! engeance scélérate !
Gens intéressés ou peureux !
Plus que vous il est démocrate,
Le roi qui rend son peuple heureux.

Oh ! la Démocratie est un souffle de flamme
Qui sort du sein du peuple. Elle est toute son âme
Faite d'amour et de devoir.
Malheur à tout mortel que sa vertu désigne,
Qu'il soit prince ou bourgeois et qu'elle a jugé digne
Du don funeste du pouvoir !

Il lui faudra sans paix ni trève
Livrer de pénibles combats ;
La nuit, on épîra son rêve,
Le jour, on comptera ses pas....

Entre tous les partis il tiendra la balance ;
Stoïque, il essuîra l'injure et l'insolence
De ceux qui quêtaient son appui ;
Diplomate, aux échecs, il fera sa partie :
S'il gagne, on dira : bien ! c'est pour sa dynastie !
S'il perd jamais, malheur à lui !

Il est assailli de ganaches
Qui s'engraissent à ses dépens
Et dont les orgueilleux panaches
Ecartent les petites gens.

Ils lui font de sa cour, fermée aux bruits du monde
Et sourde aux voix du peuple, une prison immonde

Où grouillent les vils appétits.
Et ce roi qu'à son gré mène la valetaille,
Il oublie, encensé, grisé de pretentaille,
Qu'on n'est grand que par les petits.

Couché sur la nappe rougie,
Il n'entend pas, ce libertin,
Le peuple indigné de l'orgie
Heurter aux portes du festin.

Oh ! nos rois savent mieux leur mission divine...
Leur sceptre est un outil, leur palais une usine,
Leur trône un fauteuil de travail.
L'étude qui recherche, attentive, énergique,
Le bonheur du pays, l'honneur de la Belgique,
C'est la Diva de leur sérail.

Dans cet accord qu'on nous envie,
Après qu'ils ont, le cœur content,
Semé tous les biens de la vie,
Nous, nous moissonnons en chantant.

Nous leur avons remis, de peur qu'on ne les pille,
Nos biens, nos libertés, vieux bijoux de famille...
Ils n'en ont rien distrait pour eux,
Et de leur dévouement, quel sera le salaire?
Le plaisir d'être aimés par le cœur populaire,
Le plaisir de nous voir heureux...

Oh ! quand pour ses Rois il s'enflamme,
Le Belge le fait de son mieux :
Car ils sont l'âme de son âme
Et la prunelle de ses yeux.

Il n'est républicain au visage écarlate,
Il n'est socialiste, ou gueux, ou démocrate,
Qui ne soit un peu tournesol.
Voulez-vous voir tomber leur rogue polémique?
Donnez-leur peu de chose, un siège académique,
Avec la Croix de Léopold...

Nid de révolutionnaires !
Pour les despotes, j'y consens ;
Jamais pour les rois débonnaires !
On a toujours quelque bon sens...

Ce sont vains jeux d'esprit, ce sont vains bruits d'école,
Que ces légers essais de style et de parole
Que nul ne prend au sérieux.
Quand l'âge l'a mûri, — par le temps tout s'arrange, —
Le plus fougueux tribun paisiblement se range
Auprès du drapeau glorieux.

C'est qu'en sa raison souveraine,
Sans écouter les beaux discours,
Le gros public toujours ramène
Au vrai ceux qui vont à rebours.

Garfield, républicain, tombe atteint par la balle
Qu'à bout portant lui lâche un affreux cannibale,
Lui-même aussi républicain.
Dans les palais des rois de l'Europe il s'épanche
Moins de sang criminel que dans la Maison-Blanche
Du Président américain.

Qui fonde le meilleur régime?
Qui? Les Présidents ou les Rois?
Celui qui désarme le crime,
Rend l'homme bon, fait peu de lois.

Il ne faut qu'une loi, l'amour de la Patrie
Qui replonge en son puits la borgne coterie
Et rende la justice à tous;
Qui gouverne au grand jour, ouvrant sans différence
A tous Belges ses bras larges de tolérance,
Comme un immense rendez-vous.

Sinon la route est tortueuse :
La Haine qui nous y conduit
Avec sa torche monstrueuse
Nous égare au fond de la nuit.

C'est qu'au beffroi massif du vieux Dix-Huit-Cent-Trente,
Le bourdon, qui sonna la victoire enivrante

Et remplit l'ennemi d'effroi,
Fait encore le guet. Sa voix grave et sonore
Sur la sainte Patrie entonnerait encore
Le même hymne au même beffroi.

Laissons nos libertés mutines,
Près de lui, sous le ciel serein,
Mêlant leurs notes argentines,
Carillonner leur gai refrain !

C'est que nous avons foi dans nos vieilles étoiles
Et que les vents nouveaux peuvent gonfler nos voiles,
Sans endommager nos agrès.
C'est que notre brick a la quille assez puissante
Pour porter sans fléchir, sur l'onde rugissante,
Tous les chargements du progrès.

Nous pourrions, faisant la voltige
Au politique carrousel,
Toucher, sans avoir le vertige,
Jusqu'au *suffrage universel*.

C'est que le peuple n'a point peur du *drapeau rouge*,
Ni de la *Marseillaise* avec ses cris de bouge,
Non plus que du *bonnet phrygien*.
C'est pour lui feu de paille ou vaine pétarade;
Il ne s'en émeut plus que d'une mascarade
Conduite par un collégien.

C'est qu'il entend, juste et sévère,
Garder sa bannière et ses rois :
Son poing briserait comme verre
Qui lui forgerait d'autres lois...

*
* *

Pendant qu'en ces pensers trop sombres je m'égare,
L'attelage fuyant touche Aix sans crier : gare!
La ville où son absence encore répandait
Une étrange rumeur, inquiète attendait
La Reine : on avait craint un accident la veille.
Enfin! on la revoit se portant à merveille,
Le front épanoui d'une douce gaîté,
Comme un ciel matinal où l'aurore a jeté
A pleines mains blancheurs de lis, parfums de rose.
L'accident qui sema tant d'émoi ne lui cause
Que joie en lui laissant un charmant souvenir.
L'imprévu plaît toujours... — Comme tout doit finir,
Il lui faudra quitter sa chère Aix-la-Chapelle
Pour reprendre bientôt le chemin de Bruxelle.
Revoir les lieux publics où les bruyants essaims
De peuple l'acclamaient, puis voir les magasins
Et leurs brimborions, y faire mille emplettes
En y laissant glisser des sommes rondelettes,
Choisir de gracieux cadeaux dans tous les goûts
Pour ceux qui sont restés : — il leur faut des joujoux,

C'est l'usage, au retour, du moins je le suppose,
Que parmi les rois même, on donne quelque chose ; —
Des bons soins à chacun reconnaître sa part :
Tels sont en ce moment les apprêts du départ.
Quelques heures encore, et Laeken va sourire,
Car aujourd'hui son deuil silencieux expire.
Il retrouve son charme et sa pure senteur
En voyant revenir son génie enchanteur.

*
* *

Pelouses d'un vert d'émeraude,
Pour ses pieds au coteau joyeux,
Comme une toison molle et chaude,
Déroulez vos tapis soyeux !

Secouez l'ombre du feuillage
Et rendez ses sentiers bien frais,
Arbres, versez sur son passage
Les parfums des grandes forêts !

O fleurs, bijoux que la nature
Fit d'or, de soie et de velours,
Pour lui disputer la parure,
Revêtez vos plus beaux atours !

Coulez, fontaines murmurantes,
Jets d'eau lancez vos flots aux cieux !
Rendez vos ondes transparentes,
Assez pour mirer ses doux yeux !

Oiseaux, chansonniers des ramures
Et des buissons, à votre tour !
Unissant vos voix les plus pures,
Gazouillez l'hymne du retour !

Venez, rayonnantes Princesses !
Assez longtemps vous fûtes loin
De ses maternelles tendresses...
Les enfants en on tant besoin...

Toi surtout, viens, ô Stéphanie,
Toi qui vas t'envoler demain,
Et pour toujours, enfant bénie,
Sur l'aile rose de l'hymen !

Si la vierge, fleur délectable,
A besoin d'amour maternel,
C'est bien au moment redoutable
Qui lui donne un maître éternel !

*
* *

Au pavé de Bruxelles et dans les promenades,
Ses quatre beaux poneys trottinant en saccades,
Touchant le sol à peine, emportés par le vent,
Secouant de leurs crins épais le flot mouvant,
Nous montreront encor la fée enchanteresse
Qui passe en provoquant la commune allégresse,
Fendant, émerveillant la foule qui lui plaît,
— Un roi sans peuple ami pour elle est incomplet, —
Renvoyant le salut aux bourgeois les plus minces,
Comme elle salûrait de magnifiques princes.
Pour son bon sens, au fait, seul l'honnête homme est grand,
Vu que le sort sans choix marque à chacun son rang.
De séduire le peuple elle a cet art suprême
Qui consiste à laisser chacun fier de soi-même,
Rehaussé pour l'honneur d'un généreux accueil
Et le cœur tout gonflé de plaisir et d'orgueil.
Infortune ou bonheur, abondance ou détresse,
Tout ce qui nous atteint vivement l'intéresse :
Elle sent comme nous notre vie en détail,
Sourit au festival, applaudit au travail.

Chez les hommes des champs elle accomplit sa ronde :
Le soleil doit bien luire un peut pour tout le monde ;
Reine à la ville, elle est Reine aussi dans les champs ;
Et, par-là, les accueils ne sont pas moins touchants.

Le naïf paysan, dans sa simple étiquette,
Arrête ses gros bœufs, puis ôte sa casquette,
Fait trêve à son labeur : son œil s'est ébloui ;
Patriote, il se sent le cœur épanoui.
Aussi loin qu'il le peut, sur la route empierrée
Où retentit la roue ardente, accélérée,
Il poursuit du regard la Dame qui voulut
Bien lui faire l'honneur d'un aimable salut.
Le soir, de l'aventure il fait grand étalage ;
La nouvelle a bientôt couru tout le village :
Un tel a vu la Reine au bord du grand chemin...
Tous les journaux contaient le fait le lendemain.

Braves gens, va ! s'ils ont moins que nous la peau fine,
Ils ont le cœur qui bat plus fort dans la poitrine !
Ils ont autant que nous les nobles dévoûments :
C'est d'eux que le pays tire ses régiments.
Ah ! quoi que L*** en dise au *Tour du Monde*,
Les Belges ne sont point cette lignée immonde
Qui puise dans la chair toute vitalité,
Etrangère à l'esprit, grasse animalité.
Ce génie aurait tort de marcher à la laisse
Et de ne pas sabrer les vieux trucs sans faiblesse ;
Dût-il, la barbouillant du badigeon malsain
De sa prose bouffonne, aux rires du voisin
Qui se pâme de joie en la voyant flétrie,
Livrer, en mauvais fils, sa grotesque Patrie !

Ainsi qu'un patrimoine auquel tous ont un droit,
Sa bonté chaque jour se partage et s'accroît
Sans fin. Toute souffrance est un titre auprès d'elle.

Son poney-chaise au Bois fuyait à tire-d'aile...
Quels cris soudain! Monté sur un beau destrier
Un cavalier venait de vider l'étrier
Et gisait tout sanglant à terre. Elle s'élance,
Brave comme une Sœur qui traîne à l'ambulance
Un blessé de bataille, et, tout proche de là,
Incontinent l'emporte à la blanche villa,
Où, par elle appelés, d'une main fine et sûre,
Les gens de l'art viendront soulager la blessure.

Souvent même elle prend pitié de l'animal,
Qu'elle trouve en chemin atteint de quelque mal,
Souffrant la faim, la soif, les coups, la maladie,
Ou mourant sous sa charge à l'excès alourdie.

Là bas les eaux du ciel ont grossi le torrent
Dont le flot rauque et noir monte invincible et prend
D'assaut prés, champs, moissons, hommes, troupeaux, cabanes,
Qu'il charrie à Vilvorde en franchissant les vannes,
Et de là vers l'abîme... Anéantissement!!
Car il est sans pitié l'implacable élément :
Il saisit le vieillard, l'enfant à la mammelle,
Et les enlève tous dans un froid pêle-mêle.

Fruits des travaux passés, espoirs des jours futurs,
Il fera tout périr dans ses remous impurs.
La Reine! Où la trouver?.. Là bas, aux bords du gouffre!
Sa place est au milieu de ce peuple qui souffre...

On ne sait que le bien qu'elle ne peut cacher.
Si le voile jaloux se pouvait arracher,
Que de saintes vertus, que de bienfaits encore!..
Mais ce qu'une main fait l'autre souvent l'ignore.

*
* *

Des rives de la Meysse, on peut apercevoir
Entre les verts massifs, un antique manoir
Où régnèrent des ducs illustres dans l'histoire,
Où tour à tour jetant les revers ou la gloire
Huit siècles ont passé. Bruits, grandeurs et néant!
De nous que reste-t-il? Presque rien! Du géant?
Un peu plus de fracas lorsque sa masse tombe,
Un peu plus de terrain pour lui creuser sa tombe...

Au vallon de Bouchout, sous de riants berceaux,
Sous les arbres courbant leurs branches en arceaux,

Parmi les fraîches fleurs qui d'elle sont jalouses,
Foulant d'un pas léger les moelleuses pelouses,
Dans les longs corridors du château fastueux,
Dans les appartements aux lambris somptueux,
Là, de tout ce qui peut séduire environnée,
Inconsciente vit la grande Infortunée,

Loin des hommes sans foi... Mais son âme est ailleurs,
Sans doute conversant, sous des climats meilleurs,
Avec l'ombre d'un père, avec l'ombre immortelle
De l'héroïque époux qui partit avant elle.

La vie est une mer; le vaisseau c'est la mort;
Ici, c'est la douleur; par delà, c'est le port.

Si parfois descendant, sur son aile irisée,
Des brillants horizons du céleste Elysée,
Elle rentre au pays du sombre cauchemar,
Elle marque des points : Bruxelles, Miramar,
Novara, Vera-Cruz, un trône qu'on viole,
Un monarque éhonté qui manque à sa parole,
Paris insoucieux plongé dans les plaisirs,
Rome aux abois, l'Europe en guerre et sans loisirs,
Quérétaro... Soudain la pauvre âme broyée
S'évanouit... Un coup mortel l'a foudroyée,

Et des écroulements du sanglant Mexico
Elle ne perçoit plus qu'un incertain écho...

Remonte au ciel des morts, lamentable Charlotte,
La prison des vivants est froide, on y grelotte,
Noire, le vice y règne et honnit la vertu,
Etroite, on y languit. Dis-moi, qu'y ferais-tu?
L'esprit a-t-il besoin d'œil pétri de matière
Pour contempler du vrai l'éternelle lumière,
D'oreille pour saisir les célestes accords,
De cerveau pour penser, de sens grossiers, de corps
Pour comprendre l'amour dont tout être s'embrase
Et s'enivrer là-haut de bonheur et d'extase?

Remonte à l'idéal, aux horizons vermeils,
Sans nuits, où resplendit le soleil des soleils!

Cependant un attrait tout-puissant nous attire
Vers toi : c'est le respect, le culte du martyre.
Oh! reste parmi nous et dis-nous à ton tour
Que tu comprends encor et reçois notre amour.
Reste! voici ta sœur, une sublime femme,
Qui dans ton âme vient verser toute son âme;
Sa vue est un reveil qui fait s'épanouir
Le sourire à ta lèvre, et, pour te réjouir
Le cœur, il lui suffit d'un regard de tendresse.
Muette, la douleur à la douleur s'adresse...

Et vous vous comprenez, comme un brillant cristal
Réflète un saint portrait, comme un bloc de métal
S'imprègne de chaleur, comme la mer profonde
Berce au fond le soleil amoureux de son onde.
Et vous vous comprenez, car vous avez souffert...
Pardonnez-moi, si j'ai dans cet instant rouvert
Une double blessure à l'épouse, à la mère !
La mémoire des maux n'est pas toujours amère,
Et souvent nous puisons en un noir souvenir
La force pour braver les malheurs à venir.
L'une perdit un fils qu'attendait la couronne,
Qu'aujourd'hui ses vingt ans, — c'est l'âge où tout rayonne —
Rendraient prince accompli, qui serait notre orgueil,
Et qui ne nous laissa que regrets et long deuil...
L'autre perdit l'époux auquel ses destinées,
Sous le ciel des Incas, se trouvaient enchaînées,
Qui n'eut qu'un tort, hélas, celui d'être empereur,
D'avoir un cœur de fer et de voir sans terreur,
Debout, le regard fixe, une lâche brigade
D'assassins préparant l'horrible fusillade...
Héros, il crut au bien, on lui donna la mort;
A lui revient la gloire, à d'autres le remord. .

Quels que biens, quels que maux que le sort sur la route
Sème, félicités ou pleurs, lumière ou doute,
Épines sous vos pas, ou roses sur vos fronts,
Plus amers ou plus doux, nous les partagerons.

Au passé qui leur prit à chacune une étoile
Pour l'éteindre en sa nuit, attachons un long voile.

*
* *

Le ciel est rayonnant, plein de brises d'amour :
Pour la femme, en sa vie, il ne luit qu'un seul jour
Où les rêves soient beaux et l'ivresse infinie :
Le soleil s'est levé, soleil de Stéphanie !
Bruxelles chante et rit, Bruxelle est radieux !
Reine, amène ta fille ! A l'heure des adieux
Elle est la fille aussi du peuple enthousiaste ;
Ses serres, ses jardins il les pille et dévaste
Entassant leurs trésors de parfums, de couleurs.
Fleur, il la veut fêter par la *Fête des fleurs !*
Il veut que Mai jaloux lui-même s'émerveille
De la voir des bouquets émerger si vermeille.

Il s'est à peine enfui ce songe gracieux,
Q'avec elle tu prends l'essor vers d'autres cieux...
Penchés à l'horizon nous prêtons tous l'oreille ;
Jamais triomphateur n'eut de pompe pareille :
Les peuples accourus chantent, battent des mains.
Le canon tonne aux forts. On jonche les chemins
De fleurs. Sur les palais, bannières, oriflammes,
Flottent au vent. La nuit, les villes sont en flammes.

De toutes parts la joie arbore ses signaux.
Après Salzbourg et Lintz, l'impériale Vienne
Se pare de bijoux attendant qu'elle vienne.
L'Empire a confondu tous les cœurs en un cœur,
Tous les cris, tous les chants en un immense chœur,
Et l'Autriche adoptive ouvre ses bras et presse
L'enfant dans un élan d'ineffable tendresse...

O mère, ce dut t'être un triomphe bien doux...
Reviens et désormais soit tout entière à nous!

A MES SOUSCRIPTEURS :

Le petit oiseau de la branche
Reçut de vous trois grains de mil;
Sa chanson vous dit en revanche :
Merci, merci ! c'est bien gentil !


BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
3 1197 22467 2870